

*Emmanuelle Bayamach-Tam*

# **Pauvres morts**

*Roman*



Extrait de la publication



Pauvres morts

DU MEME AUTEUR

*chez le même éditeur*

RAI-DE-CŒUR, *roman*, 1996

TOUT CE QUI BRILLE, *roman*, 1997

Emmanuelle Bayamack-Tam

# Pauvres morts

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2000  
ISBN : 2-86744-746-1

*Pour Hélène Vassal*





Tout de suite, je suis débordée. Je ne sais plus où donner le peu de tête que j'aie jamais eue. Plus exactement, ma tête cherche une surface dure, un mur ou une table, à la rencontre de laquelle se porter pour y coder la formule physique de ma reddition : traits et points éclatés, indifféremment sur le bois ou le marbre. Mais je ne peux pas écouter à la fois ce que veulent ma tête, mes doigts, ma bouche, mon ventre et le reste. Mes doigts veulent m'échapper, partir dans tous les sens, vérifier le bon ajustement de mon dentier, l'ordonnance de ma coiffure, la tenue de mes bas. Ma bouche veut parler, placer très vite dans la conversation, des propos sagaces et peut-être sans réplique. Mon ventre se rappelle soudain qu'il a d'autres fonctions que le battage mécanique et les noces chimiques des nourritures ingérées. Et mes yeux, mes

pieds, mes genoux, chacun tire de son côté vers son propre petit désir impétueux.

J'espère que rien ne passe, ne tremble, ne dépasse, de ce désarroi malvenu. Que j'ai mon air habituel de rombière mal embouchée, mon air de verte semonce, mon air dur assez réussi. Je me reprends. Je me tourne vers mon hôte et lui demande, mais sans aménité particulière, s'il veut boire quelque chose. Un porto ou un whisky par exemple. Alors son bel élan de beau parleur se brise, il s'affaisse obliquement sur les accoudoirs de mon fauteuil Louis XVI, il sourit, il avance sa main vers moi et mes yeux s'en emparent avec dévotion, se repaissant de sa longueur, de sa finesse, de sa blancheur.

– Je ne bois jamais d'alcool. Ça me rend systématiquement malade. Même un tout petit verre. Même une gorgée.

Aussitôt, et sans lui faire de proposition de rechange, un café ou un thé inoffensifs, je me sers un whisky que je laisse miroiter entre nous, tentateur. J'aimerais qu'il soit malade, là, dans mon salon. J'épongerais sans mot dire son vomi vineux. Sans mot dire, mais en faisant en sorte qu'il se sente misérable, malpoli et moins que rien. J'aimerais qu'il soit obligé de s'allonger sur mon canapé, plus blême encore qu'il ne l'est d'habitude, plus faible et à ma merci, contraint de rester un peu plus qu'il

n'aurait voulu. Même si je ne peux pas espérer le garder indéfiniment. Dommage. D'un doigt, je pousse le verre dans sa direction. Il prend tout juste la peine de décliner l'offre. Il poursuit :

– Là où je veux vous amener, vous serez capable de tout.

À son rire, je sens qu'il va mettre fin à notre entretien, me laisser sur cette bonne phrase à méditer jusqu'à sa prochaine visite si prochaine visite il y a. Notez que rien qu'avec ce qu'il m'a dit en une heure, j'ai matière à réflexion et tournoiement sans fin entre les neurones qui me restent. Même en faisant abstraction du contenu, rien qu'avec la *façon* dont il l'a dit, j'ai matière à. Sa façon précise, appuyée, comme si chaque phrase était un exercice de diction ; ses intonations toujours montantes et descendantes, à la limite du chant ; et puis cet accent qui donne à tout ce qu'il énonce un faux air de sagesse brillante, mais je ne suis pas dupe. Et l'ironie, aussi, qu'il a jetée comme un pont entre nous. Il faut mettre ça à son actif : qu'il a tout de suite su débusquer mon cynisme, qui est pourtant quelque chose que les gens ne voient pas chez moi. Trop habitués à me prendre pour une vieille femme, j'imagine. Donc pour quelqu'un qui n'aurait ni pensée propre, ni dent dure, ni esprit critique. Pourtant j'ai tout ce qu'il faut pour réfléchir, tout un attirail un peu rouillé et raréfié mais qui a

conservé ses réflexes fielleux de méfiance et de mépris.

Alors il a ironisé, et c'était pile ce qu'il fallait faire avec moi. Je suis sûre qu'avec d'autres, il s'en tient aux truismes les mieux séants : avec cet air de bonne famille qu'il a, ça ne doit pas lui être bien difficile. N'empêche, je suis épatée. Qui est-il pour voir si clair en moi, comme ça, en quatre ou cinq dimanches à la sortie de messe ? On avait fini par se dire bonjour, et moi, les bonjours que j'entends en une semaine je peux les compter sur les doigts d'une seule main, si je tiens pour rien, et c'est ce que ça vaut, les bonjours des commerçants, ces syllabes serviles, adressées à nos porte-monnaie plutôt qu'à nous, adressées aux signes extérieurs de richesse qu'à partir d'un certain âge on fait bien d'arborer si on ne veut pas que le bonjour nous soit craché à la gueule. C'est à mes bagues, à mon gros solitaire, à mes deux alliances, à mon saphir, qu'ils disent bonjour. Et à mes colliers, mes sautoirs, mes dormeuses en diamant, mon pendentif en jade indochinois, ma médaille de baptême, mes perles et mon camée. Ou à mes cols de fourrure, à mes mains souvent manucurées, à mes cheveux de chez le coiffeur, à mon parfum pas bon marché, à tout cet air de vieille femme bien tenue, qu'ils repèrent infailliblement, ces renards. Mais si j'y allais en blouse sale, sans dents, avec des bas maillés, faire mes courses ? À

quoi est-ce qu'ils accrocheraient l'infime atome de fausse amabilité que mes dorures et mes falbalas parviennent à leur extraire chaque matin ? C'est sûr, je n'aurais droit à rien. Pas même à un regard. Tout juste à mon paquet de viande grise, à ma demi-baguette, mes trois pommes de terre et mes fanes de poireaux. Et ouste ! Et crève !

Et voilà donc que l'autre fois cet éclatant jeune homme me dit bonjour avec un sourire. J'empoche le bonjour pour toute la semaine, jusqu'au dimanche suivant où la même chose se reproduit. Je ne réponds pas encore, mais je commence à bien y penser. Ça aussi, ça me tient la semaine : réentendre ce bonjour et réfléchir à l'éventualité d'une réponse. À nos âges, un rien nous sert d'occupation. Et puis à la messe du dimanche suivant, où j'arrive en retard exprès, je le repère, assis plutôt au fond. Je m'installe derrière lui, pas immédiatement derrière mais presque. Je me décale, tantôt à droite, tantôt à gauche, gênée par la présence d'un dos de laine opaque entre lui et moi, des vertèbres sombremenent empilées, une nuque de paroissienne comme une tranche de missel. Heureusement, il dépasse tout le monde avec sa tête légère. Ses cheveux, sombres et plaqués au début de la messe, sèchent discrètement, se décollent un à un jusqu'à se dresser eux aussi à l'offertoire, braqués sur le prêtre en épis roussâtres. À la fin, il se tourne vers

moi, rayonnant d'emblée. Nous sortons, nous faisons ensemble le pas qui nous amène sous le soleil dominical, exactement à ce moment que j'aime, quand on frissonne, quand on s'ébroue pour se débarrasser de l'odeur de l'église, froide, cireuse et un peu balsamique.

En fait, il est blond, avec la peau limpide des blonds et des yeux incongrus, presque noirs et un peu creux : des yeux d'enfant, des yeux de pauvre, je ne sais pas pourquoi. Il me demande ce que j'ai pensé du sermon, mais rit avant que je réponde. Déjà, je remarque cette articulation exagérée, qui détache précieusement chaque syllabe. Mais de qui se moque-t-il ? Du prêtre et de ses anathèmes laborieux, ou de moi qui n'ai pas écouté, trop occupée à me dévisser le cou pour mieux le voir lui ? Je réponds, évasive, sur un ton qui n'engage à rien. J'ai perdu l'habitude de la conversation.

Dans le soleil, ce n'est plus tout à fait un jeune homme. D'ailleurs, il me semble qu'il ne s'habille pas comme les autres de son âge. Je le trouve élégant, mais d'une élégance qui n'est ni de son époque, ni de la mienne, ni de quelque part entre les deux : une chemise blanche, mal fermée sur son bréchet glabre, un pantalon vague, une veste sombre. Et grand, grand, grand. Tellement plus grand et plus mince que ne l'étaient les hommes de ma génération qui compensaient leur courte taille en mangeant beau-

coup pour au moins forcer en largeur et qui ont tous terminé leur vie comme de petits cochons apoplectiques, avec les ombres vagues de leurs femmes pour leur essayer le menton et le derrière.

Je ne veux pas m'éloigner mais je m'éloigne, furieuse de mes jambes lourdes qui m'interdisent une sortie digne et fouguese comme j'aimerais.

Ensuite, il y a deux autres dimanches, où je le guette à la sortie de l'église. Mais lui aussi me guette, à sa façon matoise, je ne peux pas m'y tromper. La facilité avec laquelle il m'aborde a quelque chose d'extraordinaire, si on considère toutes les raisons que nous avons de ne pas nous regarder, de ne pas nous connaître, de ne même pas exister l'un pour l'autre. Ces raisons, je ne les perds pas de vue tandis qu'il me parle et même me fait un bout de chemin quasiment jusqu'à chez moi. Ce n'est pas seulement la question de l'âge ; je ne suis pas seulement vieille et lui jeune, je suis aussi seule, triste, et difficile. Et surtout, depuis bien longtemps, moi je n'ai plus d'histoire : juste une vie arrêtée quelque part le long des trente glorieuses. Depuis, je fais aller, et même, peut-être, j'ai toujours fait aller. C'est pour ça qu'il commet une lourde erreur en parlant avec moi. Car quoi qu'il en attende, ce ne sera rien. Rien de possible, en tout cas. Le sachant, je trotte à ses côtés, je profite de ce qu'il ne se rend pas encore compte.

Ces deux fois, les deux autres dimanches avant celui où je l'invite à monter chez moi, nous parlons de religion, ce qui est finalement un bon sujet pour nous, un bon sujet d'ailleurs pour tous ceux qui ne se connaissent pas et qui tentent justement de faire connaissance. C'est en tout cas bien plus intéressant que la plupart des choses dont ils s'entêtent à discuter entre eux. Et puis, si vous prenez une femme de mon âge, il y a toutes les chances pour que ce thème lui convienne : soit qu'elle ait fait sa scolarité chez les Sœurs, comme moi, soit que ses parents lui aient bourré le crâne toute son enfance avec le Bon Dieu et le Petit Jésus. Ce qui fait qu'en général elle est incapable de faire la différence entre le Bon Dieu et ses parents, qui en plus sont morts depuis des lustres : elle aura tout emballé ensemble, elle aura tout confit indistinctement dans la même nostalgie sirupeuse. Ce n'est pas mon cas : moi je fais la part des choses et je vénère séparément Dieu, mon père, ma mère, et tout mon cher passé. Enfin, façon de parler, bien sûr, parce que la vénération n'est pas mon fort.

Pour en revenir à mon jeune homme, je lui sais gré de ne pas me bassiner avec le temps qu'il fait et la vie du quartier : il me dit qu'il va à l'église faute de mieux, qu'il aime l'endroit, qu'il trouve très belle la parole de l'Évangile mais souvent inepte la paraphrase dominicale qu'en font les prêtres de la



paroisse. Je n'y avais jamais trop pensé mais je suis d'accord. Arrivés au coin de la rue, nous échangeons nos noms et prénoms, cérémonieusement, ou plutôt comme une parodie de cérémonie. En sa compagnie, c'est un air que prennent assez facilement les choses : l'air d'être là pour rire, pour qu'on en rie ensemble lui et moi. Toujours son ironie cherchant la mienne. Je lui confie mon nom, d'une voix plus tremblante que je ne l'aurais voulu :

– Renée Empereire.

– Renée : née deux fois, quelle chance ! Moi c'est Sandor...

Bien qu'il l'ait articulé gaiement, avec sa netteté coutumière, je ne comprends pas son nom de famille : deux syllabes, me semble-t-il, peut-être un « f » à l'initiale. Il me croira sourde si je lui demande de répéter. Des larmes exaspérées me brouillent la vue. Je le quitte sur une sèche formule d'adieu. Une fois chez moi, finalement je me félicite : autant qu'il sache que moi, on ne me met pas comme ça le grappin dessus.

J'en suis là, vieille folle, du discours satisfait que je me tiens à moi seule, quand je surprends dans la glace mon reflet décoiffé, mon rouge à lèvres qui a pas mal bavé et mon œil droit qui part sur le côté. En temps normal, je le rappelle à l'ordre, mais il suffit que je sois un peu émue pour qu'il prenne une autonomie déconcertante, une façon virtuose

de rouler dans son orbite, et ce depuis que je suis toute petite. C'est quelque chose qu'aujourd'hui on corrige facilement : on ne voit plus d'enfants bigles comme je l'étais, comme j'ai passé ma vie à cacher que j'étais, au prix d'incessants vertiges migraineux. L'avantage, c'est qu'avec le temps je n'ai pas eu à prendre cet air surpris et offensé des femmes qui ont été belles, cet air d'avoir été pincées ou comme épinglées, en train d'avalier un mauvais bonbon, cet air d'être bien plus à plaindre que moi qui n'ai fait finalement que m'enfoncer plus avant dans ma laideur originelle. Mais il ne manquerait plus que ça, que je les plaigne, elles qui m'ont toujours si chichement mesuré leur amitié, comme si je les dégoûtais ! En plus de la très claire conscience de ma laideur, il a fallu que j'endure ça aussi : le mépris des belles et leur condescendance. Car les disgrâces appelant les disgrâces, il est rare qu'on soit seulement laid : en général on est laid et seul ; laid, seul et pauvre ; laid, seul, pauvre et malade. Ce n'est pas tant la loi des séries que la loi de la connerie de la vie, scrupuleusement observée par des millions d'individus qui ne prêtent qu'aux riches et ne tirent que sur les ambulances. Les belles, donc, ne m'ont pas honorée de leur amitié. Les moches, pareil : ça leur faisait au moins un point commun avec les belles. Ce qui fait que je n'ai pas eu d'amies du tout. Ni d'amis, d'ailleurs. Juste, et sur le tard,

un mari qui m'a épargné l'infamie du célibat mais qui ne m'a pas sauvée de la solitude. Pourtant, il aurait pu le faire car il était gentil et rien n'était de sa faute. Je n'ai pas d'explication, ni à notre vie commune ni au fait que nous soyons restés si seuls à l'intérieur de cette vie commune. Il était peut-être trop tard pour nous. Ou alors nous n'aurons jamais su par quels mots, par quels soins, on se rend l'un à l'autre moins étrangers. À la fin, quand même, il y a bien eu quelque chose : quand il grattait les draps et claquait du bec, les yeux toujours tournés vers moi, me suivant où que j'aille dans la chambre. J'étais désolée, le cœur serré des jours entiers, à lui remonter les oreillers, à lui tenir la main, cherchant le geste qui l'apaiserait, cherchant surtout à éteindre cette atroce supplique inquiète. Je disais aux infirmières :

– Il souffre, n'est-ce pas ? Regardez ses yeux !

– Il se plaindrait, madame Empereure, s'il souffrait. Est-ce qu'il se plaint ? Non, vous voyez bien.

J'essayais. J'essayais vainement. Je passais outre à nos pudeurs respectives, je le serrais dans mes bras, je soufflais dans son cou, et même, parfois, je soulevais son bassin décharné, je glissais mes doigts entre ses vieilles fesses, ou alors je le prenais dans ma main, tout ce que je n'avais jamais fait quand nous étions au lit comme des vivants. Mais même après, il y avait encore ses

yeux sur moi et leur charge d'horreur désespérée. J'ai fini par lui dire :

– Henri, si vous voulez... Si ce que vous voulez vraiment, c'est...

Nous n'étions jamais passés au tutoiement. Les yeux qui me suivaient ont flamboyé, la bouche a émis des balbutiements précipités. Je ne pouvais pas m'y tromper, mais je n'arrivais pas à prononcer le mot.

– Si vous ne pouvez plus... Si vous voulez...

Je butais là. J'aurais voulu qu'il le dise, lui. Mais il ne parlait plus depuis des jours.

Sa bouche faisait le « o » de « oui », ses yeux se fermaient enfin, en acquiescement.

– Si c'est ça que vous voulez

Ça durait. Je répétais pauvrement :

– Si vous voulez vraiment...

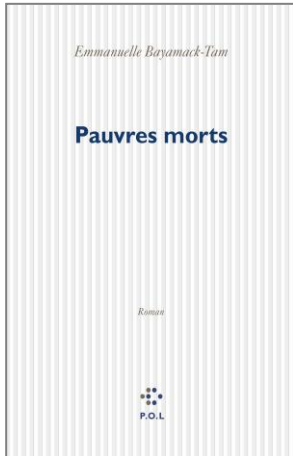
Mais le mot dansait entre nous, imprononçable par lui comme par moi, et j'ai conclu lâchement :

– Henri, si c'est ça, vous n'avez qu'à me dire...

Il a agonisé encore pendant des jours. Et moi, sa femme, je m'étais retranchée derrière cet alibi minable : il n'avait rien dit, il aurait suffi qu'il le dise, mais sans ça je ne pouvais pas, non, c'était impossible. Moi et mes peurs nous nous étions retranchées là-dedans, nous n'avions rien trouvé de mieux, quand la vérité crevait les yeux et n'avait pas besoin d'être dite.

Achévé d'imprimer en janvier 2000  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1677  
N° d'imprimeur : 99-3137  
Dépôt légal : février 2000

*Imprimé en France*



Emmanuelle Bayamack-Tam  
**Pauvres morts**

Cette édition électronique du livre  
*Pauvres morts* d'EMMANUELLE BAYAMACK-TAM  
a été réalisée le 27 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en janvier 2000  
par Normandie Roto Impression s. a.  
(ISBN : 9782867447464 - Numéro d'édition : 00344).  
Code Sodis : N46347 - ISBN : 9782818008898  
Numéro d'édition : 230835.